

Woher - wohin?

Autor(en): **Khayyâm, Omar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **50 (1942)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-548462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Woher - wohin?

Ach, dass der Frühling schon im Sterben liegt,
der Jugend süßer Liebesquell versiegt!
Die Nachtigall, die in den Zweigen schluchzte,
wer weiss: woher? und wer: wohin sie fliegt?

Der mich erschuf, frug nicht nach meinem Weh,
so dass ich staunend ob mir selber steh.
Und scheiden muss ich, ohne zu begreifen,
warum ich kam und blieb und wieder geh.

Ich meinte früher fast in manchen Stunden,
ich hätte jedes Rätsel überwunden.
Doch wenn ich nun mein Leben prüfe: sieh,
es ist dahin und ich hab nichts gefunden.

Wir können nur das Zelt am Himmel sehn,
in dem wir alle wie gefangen stehn.
Wie Perlen lässt er uns im Becher sprudeln,
der Ewigkeiten Schenke, und vergehn.

Omar Khayyâm.

Die weissen Gassen von Sidi Bou Said steigen steil den Berg hinauf, beidseitig die stillen Häuserwürfel hinter sich lassend: zuerst die vornehmen Häuser, in deren Mitte wir traumhaft schöne Gärten wähen, dann, stets ansteigend, die wenigen Behausungen der Handwerker. Diese hocken vor den Häusern, weben an einem Teppich oder verzieren Lederzeug. Sie sprechen kein Wort, blicken kaum auf, wenn wir vorbeigehen. Ist das Städtchen verzaubert? Wir wagen es nicht, laut zu sprechen. Es scheint uns, als ob wir störten. Denn hier liegt das Reich der vornehmen Araber, die keinem fremden Einfluss den Zutritt gestatten.

Die Häuser hören auf. Ein schmaler, winkliger Weg, von hohen Kaktusbäumen und Palmbüschen begleitet, führt hinauf zum Hügel, wo nachts der Leuchtturm von Sidi Bou Said sein Licht weit über den Golf von Karthago sendet. Hier fällt der Hügel senkrecht ins Meer, wir sehen in eine blaue Unendlichkeit von Himmel und Wasser. Rechts greift die Halbinsel des Golfes weit hinaus mit dem Djebel bou Kornin; wir sehen das Kap Bône als gedämpft blaues Felsenriff draussen in der Meeresferne emportauchen.

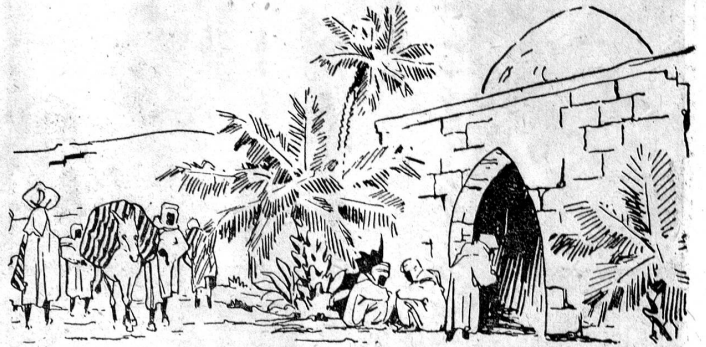
Ein vornehmer Araber in blendend weissem Burnus schreitet an uns vorbei und erwidert würdevoll unsern Gruss.

Dort drüben liegt der kleine Friedhof neben einem Marabut. Auf den wahllos zerstreuten Steinen sind Koranverse eingehauen. Wilde Geranien blühen darüber und verdecken mit blutroten Flecken ganze Steine.

Vor uns liegt das Feld von Karthago. Einsam steht darauf die Kathedrale.



Die Souks von Tunis - Tunis, les Souks



Ein Marabut - Un marabout

Carthage Par Etienne Quaglia

A 17 km. au nord-est de Tunis subsiste l'emplacement de ce qui fut Carthage. Prenant le train électrique à l'avenue Jules-Ferry, on sort de Tunis en longeant le port, puis on franchit le lac sur une des berges du chenal maritime pour arriver à la Goulette, station bâtie de jolies villas. Les petites gares du petit train sont coquettes, abondamment fleuries de géraniums: Khereddine, Le Kram, Salammbô. Le lyrisme chante déjà dans cette simple appellation de gare. Salammbô, Carthage, Hamilcar, noms fameux qu'on ne peut prononcer sans évoquer Flaubert qui fit revivre la Carthage punique dans son mémorable roman.

Encore un kilomètre et c'est Carthage. Du moins, les plaisantes constructions entourées de parcs qui se pressent près de la voie ferrée. Parce que Carthage n'est plus. La puissante cité de 700'000 âmes s'est évanouie dans le temps, vaincue par les armées de ses ennemis. Poursuivant l'œuvre de ses prédécesseurs, Scipion Emilien, le Second Africain, vint de Rome et acheva la ruine de Carthage, la réduisant en cendres.

Tout, ici, rappelle cette rivalité entre Romains et Carthaginois. Au Musée Lavigerie, sur la colline de Saint-Louis, on peut voir ce que les fouilles entreprises dans cette terre tant de fois violentée ont permis de découvrir.

Par contre, la Cathédrale de Saint-Louis, datant de 1890, avec ses deux tours et sa vaste coupole entourée de huit clochetons, ramène une notion de stabilité positive dans toute la négation qui transparait de ces poussières, de ces ruines. Car des maisons romaines aux huit piliers de la colline de Junon, du théâtre à l'Odéon, des thermes aux tombes puniques, des vestiges de temples aux citernes de La Malga, plane une tristesse qui finit par imprégner même l'âme d'un endurci.

Peut-être est-ce encore devant l'amphithéâtre que le sentiment de vide est le plus désespérant. Presque aussi grand que le Colisée de Rome, il est mal conservé, des excréments d'humains et d'animaux en souillent les allées. D'ailleurs, l'amphithéâtre, que je m'attendais à voir s'élever au-dessus du sol en imposante masse, disparaît au contraire derrière l'herbe des prés. C'est pourquoi je passe à quelques dizaines de mètres sans le voir.

Marche, pèlerin, suis ta route sans t'occuper du gosse qui court derrière toi pour te vendre deux œufs; devance cet homme endormi sur son char que tire une cavale indolente; marche. Contemple ces moissons qui lèvent à nouveau malgré le sel qui fut répandu par les Romains, disparus, eux aussi, puisque leurs ruines se mêlent à celles de leurs vaincus; marche. Tu arriveras ainsi à la station de Sidi Daoud, où tu consulteras ton plan pour t'en revenir à Carthage sous un soleil sans pitié et découvrir enfin ce bizarre amphithéâtre.

Des enfants arabes qui gardent des moutons entourent le visiteur et chantent une vieille chanson française — apprise où? — espérant quelques piécettes. Je me mets à chanter avec eux: ébahis, ils me regardent partir vers la gare, où je tombe sur un marchand de lampes à huile, des lampes fameuses provenant des fouilles les plus récentes, ya sidi, j'ti jure!

A deux kilomètres d'ici, perché comme un nid de colombes sur une falaise pourpre, Sidi Bou Said étale les cubes blancs de ses terrasses parmi les cactus, les lauriers-roses et les amandiers. Du Dar Zarrouk, à 130 m. au dessus de la mer, on domine le cap Carthage, face à la Méditerranée, d'où l'air iodé vient fouetter le visage et flatter les narines.

Mer bleue, terrasses blanches et roches rouges: image parfaite des trois couleurs déployées sur le Palais d'été du résident général, près d'ici, à la Marsa, où l'on voit aussi un palais beylical bien gardé. Toute la côte est d'ailleurs fortifiée et occupée par des troupes.

A quatre kilomètres au nord, le Djebel Khaoui, avec son sable doré, offre déjà une petite image du désert.

(Etienne Quaglia, Tunisie 1939. Notes de voyage. Héliographia S. A., Lausanne.)